



Aubert.

Quelques observations sur  
le système Baucher

C<sup>1</sup>. 277

946  
277

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LE SYSTÈME

DE M. BAUCHER

POUR DRESSER LES CHEVAUX.

**Doit-on adopter ce système pour les régiments  
de cavalerie de l'armée ?**

PAR

**P.-A. AUBERT,**

EX-PROFESSEUR, ÉCUYER DE L'ÉCOLE ROYALE D'APPLICATION  
POUR LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR,  
ET AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES SUR L'ÉQUITATION.

L'homme est de glace aux vérités,  
Il est de feu pour le mensonge.



OCT. GALLICE

PARIS,

LENEVEU, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,  
COLLECTION DE LIVRES SUR L'ÉQUITATION,  
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18.

1842.

770/1017

QUESTIONS ORIENTALES

PAR M. BALCHER

# DE M. BALCHER

PAR M. BALCHER

PAR M. BALCHER

P.-A. AUBERT

PAR M. BALCHER



PAR M. BALCHER

# QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LE SYSTÈME

## DE M. BAUCHER

POUR DRESSER LES CHEVAUX.

---

### 1<sup>re</sup> OBSERVATION.

M. Baucher n'a point inventé le système de dressage par l'assouplissement de l'encolure; il n'a fait que copier la méthode de quelques écuyers napolitains.

Suivant M. Baucher et quelques jeunes gens qui ont adopté sa méthode après avoir appris à monter à cheval sous d'autres écuyers, le grand secret pour dresser en peu de temps tous les chevaux à tous les usages, secret que M. Baucher veut bien nous révéler, et qui serait resté enseveli dans la nuit des ténèbres sans ses profondes recherches, réside dans l'*assouplissement de l'encolure* ou des vertèbres du col, ou des vertèbres cervicales, si l'on veut.

Et d'abord M. Baucher se trompe grandement quand il se croit l'inventeur de cet assouplissement de l'encolure, pas plus que de l'assouplissement de toutes les

autres parties de l'animal, auquel les écuyers des différentes époques ont procédé chacun à leur manière et suivant les connaissances, les usages et les besoins du temps dans lequel ils vivaient.

Il existe dans les auteurs d'équitation, depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, environ deux mille figures géométriques de *voltes*, *demi-voltes*, *voltes renversées*, *serpenteaux*, *spirales*, *sarabandes*, etc., qui ne sont autre chose que des manéges d'assouplissements d'encolure, d'épaules, de hanches et d'articulations des membres, avec cette différence que les Pignatelli, de la Broue, de Pluvinel, de Newcastle, qui écrivaient dans l'enfance de l'art, avaient cependant ce grand avantage sur M. Baucher d'*assouplir le cheval en le portant en avant, afin de ne point l'aculer sur lui-même*, tandis que M. Baucher, lui, veut assouplir l'animal sur place et en le reculant; il veut encore qu'il reçoive de grands coups d'éperons sans plus bouger qu'un cheval de bois, ce qui est bien le suprême degré de l'*aculement*, et ce qui est sans contredit le plus sûr moyen de *vaincre ses résistances*, car ainsi brisé par les *arrêts* et les *attaques* simultanées, le *reculer* forcé et indéfiniment prolongé, le cheval le mieux conformé et le plus vigoureux est bientôt réduit, au bout de quelques mois de leçons semblables, à l'état de cadavre ambulante (1).

(1) C'est seulement vers la fin de l'année 1839 que M. M... voulut absolument me faire voir M. Baucher sur son cheval *Partisan*. M. M...., qui savait à quoi s'en tenir sur mon opinion à l'égard de la méthode de M. Baucher, me fit donner ma parole d'honneur que je lui dirais bien franchement l'impression que le cavalier et le cheval feraient naître en moi. Je donnai l'assurance qui m'était demandée, et voici quelles furent ces premières impressions. Craignant d'être injuste à l'égard du travail du cheval, je fis, comme je l'avais promis, abnégation complète de la position du cavalier, que je trouvai encore plus mauvaise que tout ce que l'on m'en avait dit. Je ne m'attachai donc

Et c'est bien aussi pour éviter l'*aculement sur lui-même*, dans les leçons d'élévation et de mouvements cadencés sur place, que Pluvinel a inventé les piliers, piliers que M. Baucher ne comprend pas plus, et ne

qu'à considérer la marche et tous les mouvements du cheval avec la plus scrupuleuse attention. J'éprouvai tout de suite un certain plaisir, et je dirai même un triomphe personnel, en voyant la preuve que je ne m'étais point trompé, quand j'avais dit et écrit qu'on pourrait produire un grand effet théâtral en faisant accompagner les mouvements d'un cheval de manège par une musique habilement arrangée à cet effet. M. Laurent Franconi, en renonçant fort tard à son talent de voltigeur pour faire aussi *de la haute école* à sa manière, m'avait fait éprouver quelque satisfaction, *musique aidant*, dans ce genre de spectacle; mais je dois dire que les chevaux que je lui ai vu monter, il y a une quinzaine d'années au moins, étaient bien loin de *Partisan* pour la régularité des mouvements, qui s'accordent presque toujours avec le rythme. M. L. Franconi ne changeait point ses rênes de main; il les gardait toujours dans la main gauche, donnant le *pli* à droite par la rêne du bridon, ce qui se trouvait fort bien quand son cheval marchait de deux pistes de gauche à droite, mais ce qui était essentiellement mauvais quand il faisait le retour de droite à gauche, le cheval restant dans le pli à droite. M. Baucher ne change pas non plus ses rênes de bride de main, suivant les changements de piste; mais je lui dois cette justice de dire que, malgré son vice de position, son cheval ne travaille jamais dans le *faux pli*; je dis encore, et toujours en me reportant à la seule fois où je l'ai vu à cheval, que tous les changements de pied en l'air de son *Partisan* furent très régulièrement exécutés. Voilà ce qui m'a tout de suite favorablement impressionné en voyant pour la première fois le travail de ce cheval; mais n'ayant point oublié tout ce que M. Baucher a entassé d'erreurs pour chercher à prouver qu'avant lui on ignorait le secret d'*équilibrer* un cheval, et comprenant, moi, cet équilibre suivant mes auteurs favoris et les leçons que j'avais reçues pendant quinze ans d'écuyers savants autant qu'habiles dans l'exécution, je pensais, et je pense encore avec tous mes confrères, que le plus sûr moyen de prouver le parfait équilibre du cheval dressé, était de le mener le plus souvent et le plus long-temps possible *par le seul poids des rênes, les branches du mors au repos, et dans la juste balance des talons, les jambes au repos ou portées naturellement par les étriers*. Mais, au lieu de cela, qu'ai je vu? Des rênes de bride incessamment tendues comme des chanterelles de violon

condamne pas moins légèrement que plusieurs autres *aides supplémentaires*, dont tous les écuyers habiles ont reconnu l'utilité.

En mettant de côté tout ce qu'il y a de faux et de ri-

des branches de mors, malgré la tension extrême de la gourmette, sans cesse ramenées vers la ligne horizontale, et tenant le cheval *en-capuchonné* de la manière la plus pénible comme la plus disgracieuse; des éperons, je ne dirai pas, pour faire de la poésie, *déchirant les flancs du coursier hors d'haleine*, mais labourant sans relâche le poil d'un cheval qui semblait avoir perdu toute espèce de sensibilité. Si c'est là, me suis-je dit, la manière dont M. Baucher entend l'équilibre du cheval parfaitement dressé pour la représentation, c'est un équilibre bien fatigant pour le cavalier et le cheval, et non moins fatigant pour le spectateur. Et comment M. Baucher équilibre-t-il les chevaux qui ne sont point dressés, s'il est sans cesse obligé de répartir une pesanteur considérable entre les mains et les jambes sur son cheval le plus accompli?

Revenant à ma première impression, que je n'avais point encore communiquée à M. M. ... , je trouvais dans les mouvements très réguliers de *Partisan* une morne tristesse, un je ne sais quoi de sépulcral qui me ramenait toujours au souvenir de la sublime danse des nones trépassées du troisième acte de *Robert-le-Diable* (et je ne pense pas que ma comparaison entre le chef-d'œuvre de Meyerbeer et le chef-d'œuvre de M. Baucher ait rien d'offensant pour ce dernier). Ce fut dans le moment où j'étais le plus enfoncé dans mes émotions *équitomo-sicales* que M. M.... me dit, en me frappant sur l'épaule : « Voyons, mon cher maître, finissez-en donc pour me dire ce que vous pensez du travail du cheval, en mettant à part tout ce qui vous choque dans la position du cavalier. — Ma foi, je trouve que ce cheval travaille très régulièrement dans son genre. Si c'est un cheval mécanique, il faut convenir qu'il imite parfaitement la nature; mais si c'est bien un cheval naturel, il faut convenir aussi qu'il ressemble beaucoup à un cheval mécanique; il me fait l'effet d'un cadavre ambulante. » M. M.... me dit encore : « N'êtes-vous pas mal disposé à l'égard de M. Baucher, parce que dans son Dictionnaire il a nié que l'écuyer pût sentir le mouvement des jambes de son cheval au pas, et profiter de ce sentiment pour le déterminer au galop du pied voulu? Il a eu tort sans doute de qualifier de charlatanisme et de jonglerie un sentiment que tous les écuyers possèdent, voire même beaucoup d'amateurs, et que vous indiquez dans votre *Traité raisonné* comme étant le *neq plus ultra*

dicule dans ce prétendu secret de dresser les chevaux par l'*unique assouplissement de l'encolure*, je dis encore que M. Baucher n'a point le petit mérite de l'invention.

J'ai cité dans mon *Traité d'équitation*, publié en 1836, certain moyen d'*assouplissement d'encolure* employé par des cavallerrizzi napolitains. Quand je composais ce chapitre il y a douze ans, en Italie, je ne pensais guère à l'opposer un jour à M. Baucher, dont je n'avais jamais entendu parler.

Ce moyen consiste d'abord à épuiser le cheval de fatigue en le faisant tourner à la longe. Lorsque l'épuisement de l'animal est complet, c'est-à-dire, en d'autres termes, que *toutes ses résistances sont vaincues*, on commence la *leçon d'assouplissement sur place*. A grande force de coups de caveçon on lui ramène la tête le plus près possible de l'encolure, puis entre les jambes de devant, et on le fait tomber ainsi comme le bœuf sous l'assommoir du boucher, afin *di rompere un nervo del collo per rendere il cavallo piu pieghevole!*

*de l'équitation.* — Pas le moins du monde; car, maintenant que j'ai vu M. Baucher à cheval, je suis bien convaincu qu'il a été de bonne foi, et que, jugeant les autres par lui-même, il ne comprenait pas que l'on pût sentir ses chevaux au pas et au galop. Il fait comme tant d'autres, il sent ses chevaux avec les yeux. »

Quant à ce grand prodige qui a valu le plus d'applaudissements à *Partisan*, celui de tenir une jambe de devant en l'air plus ou moins de temps, comme je ne vois pas à quoi cela peut servir, je ne puis l'appeler un progrès équestre, ni en tenir grand compte à M. Baucher; je dirai même que ce n'est point une nouveauté: j'ai vu dans ma jeunesse, et bien d'autres l'ont vu aussi, un petit cheval savant qui exécutait absolument la même chose. Son maître, qui le montrait sur le Pont-Neuf, appelait cela *faire le cheval de Henri IV*. J'ai vu en Italie quelque chose de plus surprenant dans ce genre. Je ne comprends pas qu'après avoir admiré tout ce que MM. Franconi, aïcul, père, fils et petit-fils, ont fait depuis plus d'un demi-siècle dans ce genre avec des chevaux et des verfs, on puisse s'extasier à l'aspect d'un cheval qui reste le pied en l'air comme s'il eût pris un clou.

En cela, d'accord avec M. Baucher, ces cavallerrizzi, qui ne l'ont point copié dans le xvi<sup>e</sup> siècle, mais qu'il est plus probable qu'il a copié, lui, dans ce siècle des précieuses découvertes, font consister tout le dressage dans l'*unique assouplissement de l'encolure*. Une fois que le malencontreux nerf qui s'opposait à cet assouplissement est bien et dûment rompu, le cheval est dressé; il ne peut plus opposer de résistance. *Tout est dans l'assouplissement de l'encolure, et rien sans l'assouplissement de l'encolure.*

Or, n'est-ce pas là, si je ne me trompe, l'analyse la plus claire et la plus nette de tout le système de dressage de M. Baucher (1)?

Maintenant, je le demande à toute personne de bonne foi, si au lieu de dire comme les cavallerrizzi napolitains qu'il faut *rompre le nerf du col* pour assouplir le cheval, on dit, comme M. Baucher, que le dressage du cheval réside uniquement dans *les flexions de l'encolure*, quelle différence y a-t-il réellement dans le fond de ces deux systèmes?

(1) Le général Excelmans, qui a été grand-écuyer du prince Murat, alors roi de Naples, m'a dit plusieurs fois que tous les chevaux qui avaient été montés de cette manière par les écuyers napolitains étaient *ramingnes*, et réformés comme indressables et méchamment dangereux. Mais le général remarquant que beaucoup de ces chevaux réformés étaient si bien établis qu'ils avaient résisté aux *cavallerrizzi* sans être *tarés*, les fit monter en bridons par des écuyers et des piqueurs français; et sans aucunement les battre, et en peu de temps, ces chevaux devinrent aussi remarquables par leurs grandes qualités que par leur parfaite douceur; plusieurs furent mis au rang du roi et rendirent les meilleurs services.

M. le chevalier Carafa, qui fut aussi écuyer du roi de Naples, m'a également assuré des mêmes faits.

## 2° OBSERVATION.

Le trop grand pli de l'encolure obtenu sur place n'étant point accompagné de l'assouplissement bien entendu des autres vertèbres de la colonne, et de celui des articulations des membres, produit plus de mal que de bien, et provoque le cheval à la défense.

Laissant le prix de cette précieuse ou funeste invention à qui de droit, examinons avec attention et bonne foi si véritablement le cheval dont l'encolure ou les vertèbres cervicales sont parfaitement assouplies, je ne dis pas au point d'amener facilement *la tête à la botte*, comme le font tous mes chevaux depuis que je me mêle d'en dresser, mais le nez au centre des *ischions*, ce qui serait le beau idéal de l'assouplissement de l'encolure (1),

(1) Ce n'est pas à Paris seulement qu'il s'est trouvé des partisans enthousiastes de l'assouplissement de l'encolure par *les flexions sur place*, et cela bien avant qu'il fût question de M. Baucher dans le monde équestre. M. d'Auvergne et MM. de Chabannes et Dutertre ses élèves, ployaient souvent l'encolure de leurs chevaux en faisant jouer légèrement la rêne de la bride, et cela en place comme aux différentes allures. Mais ceux qui ont vu procéder au pli de l'encolure par une seule rêne de la bride, suivant la méthode de M. Baucher, savent très bien que ce n'est ni jouer, ni badiner avec la rêne, mais bien *tirer se pendre* sur la rêne que l'on fait passer et appuyer sur l'encolure, et ce qui ne manque jamais d'exciter le cheval à tirer de son côté.

M. Auguste Pellier m'a souvent tenu des heures entières à jouer les rênes de la bride, afin de ployer l'encolure de certains chevaux, et il y a long-temps de cela, car j'étais enfant alors; mais il n'attachait pas à ce pli de l'encolure plus d'importance qu'il n'en mérite réellement; il le considérait comme un des mille moyens transitoires qui amènent l'assouplissement du cheval, mais non comme le moyen unique d'éviter les résistances, ce qui est bien différent de vaincre les résistances.

Un jour étant au manège de la cour à Milan, j'amenais la tête de mon cheval à la botte, en jouant avec la rêne. Il y avait là un officier au service de l'empereur d'Autriche qui me dit : Si vous allez à Vienne et que vous montiez à cheval au manège, je ne vous conseille pas de

voyons, dis-je, si, après cet assouplissement le plus complet, le cheval n'aura plus aucun moyen de défense possible, comme le prétend M. Baucher, et si, au contraire, l'abus des *flexions sur place* ne lui donnerait pas lieu de s'en faire un moyen de défense plus opiniâtre dont il ne manquerait pas d'user pour son propre compte. Nul doute que le cheval qui travaille dans le manège à droite doit avoir *le bout du nez gagné* de ce côté, conséquemment l'encolure *légèrement ployée à droite*. Ce principe est vieux comme le monde, c'est le pont aux ânes de la leçon élémentaire.

ployer ainsi votre cheval, si vous voulez vous faire bien venir du prince de T..... Et cet officier me raconta que le prince de T..., impatienté de voir un amateur français continuellement occupé d'amener la tête de son cheval le plus près possible de la queue, se prit à dire ces paroles que je laisse à d'autres le soin de traduire en français dans leurs sens le plus propre : *Dieses pferd ist noch nicht geschickt genug, um sich den Hindern zu lecken, aber mit der Zeit und Geduld wird ihm das auch kommen!*

Maintenant j'inviterai les amateurs qui attachent un grand prix à ployer indéfiniment l'encolure du cheval le plus roide, en place et à toutes les allures, et cela en *quelques minutes*, à copier cette recette : Prenez luzerne verte une bonne poignée, et puis avancez d'abord votre main tout près de la bouche du cheval pour qu'il puisse mordre au séduisant appât; et quand il en aura goûté, faites faire moins de chemin à votre main, et amenez peu à peu le cheval à venir la chercher lui-même; je vous réponds qu'il ne se fera pas prier longtemps, et qu'en moins de *deux minutes*, il viendra chercher la luzerne sur votre jambe, pourvu que vous ne la placiez pas vers le flanc. Quelques autres minutes suffiront pour lui faire répéter la même chose de l'autre côté, soit sur place, soit en marchant. Si vous me dites que ce moyen n'est pas praticable en hiver où il n'y a pas de verdoyante luzerne, je vous répondrai : Prenez des quartiers de pomme ou des morceaux de sucre, et vous obtiendrez le même résultat, pourvu toutefois que le cheval n'ait point eu la bouche récemment coupée par *des tensions forcées de rêne*; dans ce dernier cas il faudrait commencer par laver les parties malades et douloureuses avec du vin chaud sucré, remède souverain pour guérir promptement les plaies de la bouche.

Mais si à grands renforts d'assouplissements, il plie l'encolure à droite beaucoup plus qu'il ne faut, il en résulte nécessairement qu'une partie du poids de l'avant-main reflue sur l'épaule gauche, que les points d'appui sont faussement répartis, l'équilibre compromis plus ou moins suivant la célérité de l'allure et la disposition du sol sur lequel le cheval marche.

Si avec l'encolure ainsi forcée à droite, vous voulez dans le manège *doubler carrément à droite*, il est évident que les hanches seront arrêtées à gauche par le mur, et qu'il faudra alors *fermer la jambe de dehors, au lieu de soutenir de la jambe de dedans*, afin de rétablir par le mouvement des hanches l'équilibre que vous avez fait perdre aux épaules par le pli forcé de l'encolure.

Et c'est cette faute que je vois faire continuellement à quelques personnes qui ont abandonné la bonne route pour se jeter dans la méthode Baucher. Je ne nie pas la difficulté de mener passablement un cheval tout en renversant les principes de la meilleure école, pas plus que la difficulté de chanter un air *en mineur* pendant qu'on l'accompagne *en majeur*; mais je dis que, dans l'un et l'autre cas, cette difficulté vaincue n'est pas plus agréable à l'œil qu'à l'oreille du connaisseur. Je dis encore que l'amateur qui n'est pas cavalier consommé, dont le cheval aura été dressé d'après des moyens faux et compliqués, aura beaucoup plus de peine à monter ce cheval, et sera bien plus en danger, en s'en servant, que s'il l'eût laissé tel que le marchand le lui aurait livré.

Supposons maintenant un cheval monté hors du manège, et disposé à se défendre en *dérobant les hanches*, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; n'est-il pas de la dernière évidence que si, au lieu de le décider d'abord en avant sur la ligne droite et dans la crainte des éperons et de la gaulle, qui suivent de près la désobéissance aux

jambes, comme l'indiquent les principes de la bonne école, vous l'ennuyez pendant des heures sur place à des *flexions d'encolure* et en *l'endurcissant aux jambes* par de grands coups d'éperons (*les attaques sur place*), comme le prescrit le système Baucher; n'est-il pas évident, dis-je, qu'en lui fixant la tête à la botte à droite, vous l'inviterez d'autant à *dérober* les hanches à gauche, et *vice versa*, et que quand vous voudrez ramener les hanches à droite en fermant la jambe gauche, ce cheval que vous aurez rendu insensible aux *coups d'éperons* ne répondra pas plus à une seule jambe qu'aux deux jambes ensemble? Il se *couchera dessus*, se dérobant indéfiniment par des pas de côté; il fuira à gauche avec la *tête à la botte* à droite, et ne voyant pas où il se dirige, s'il s'arrête ce sera par la résistance d'un mur, d'un arbre, d'une voiture, ou de tout autre objet qui se trouvera dans son chemin; défense la plus dangereuse et l'une des plus difficiles à détruire sans ruiner le cheval.

Et notez bien que ce ne sera pas dans le manège que le cheval se livrera à ces défenses, qui sont la conséquence naturelle de l'abus des leçons sur place : d'abord, parce qu'il est retenu par les murs, et ensuite parce qu'il sait bien que le *torti* à mèche de soie est là tout prêt pour l'empêcher de s'arrêter (1); ce sera, et je crois pouvoir dire, cela est arrivé, quand l'amateur qui avait donné son cheval à dresser pour aller en avant, ne pourra se procu-

(1) Je ne dis pas cette *chambrière obligée* qu'avaient toujours à la main les écuyers qui ont été nos maîtres, et dont ils frappaient les chevaux et les élèves avec autant de bêtise que de brutalité, parce qu'alors les écuyers ne savaient *ni parler ni raisonner*, tandis qu'aujourd'hui les professeurs « sont devenus plus que des hommes de cheval, et savent aussi parler le langage des gens bien nés. » (*Voy. Dictionnaire de M. Baucher, page 38*), et pour preuve de la pureté des expressions de l'auteur (*voy. le même ouvrage, p. 177, 1<sup>re</sup> ligne*).

rer le plaisir de la promenade qu'à la manière des écrivisses.

### 3<sup>e</sup> OBSERVATION.

Il n'est pas vrai que toutes les défenses ou résistances des chevaux proviennent uniquement de la roideur de l'encolure.

M. Baucher est dans l'erreur quand il avance que toutes les défenses du cheval se manifestent par la roideur de l'encolure. En cela, comme sur beaucoup d'autres points, il parle en homme qui a commencé tard à s'occuper d'équitation, et qui conséquemment n'a pu monter qu'un très petit nombre de chevaux, et encore *dans la boîte*, comme on dit vulgairement : tandis que les véritables hommes de cheval dont M. Baucher semble avoir fait le point de mire de ses attaques inconsidérées, ont tous commencé leur apprentissage équestre à douze et quatorze ans, dans des manéges où il y avait une immense quantité de chevaux, de sorte que tous ces écuyers, piqueurs, sous-piqueurs, brigadiers même, des maisons impériales ou royales, qui sont aujourd'hui des hommes faits, avaient déjà monté des milliers de chevaux dressés, non dressés au manège, aux chasses, aux armées, dans les neiges de la Bussie, comme dans les sables de l'Espagne, avant la révolution de 1830, date de la suppression du manège de Versailles. Or, je demande à M. Baucher combien il en avait monté avant la publication de son Dictionnaire? Et quand j'admettrais avec les prôneurs, pour ne pas dire les compères de M. Baucher, qu'il a obtenu plus de résultats à lui seul sur son *Partisan* que n'en ont obtenu tous les écuyers des différentes époques sur un grand nombre de sujets, pourrait-on raisonnablement en inférer qu'un homme qui n'en a dressé

que deux ou trois connus, et qui n'en a vraisemblablement pas monté trente sérieusement dans toute sa vie, soit bien plus capable de dresser tous les chevaux sans exception, que les écuyers qui en ont monté et étudié des milliers, d'après les principes et les écrits d'autres hommes qui en avaient monté des milliers avant eux?

Et c'est cependant sur une supposition aussi étrange que le gouvernement, qui avait été sourd jusqu'ici aux représentations qui lui furent adressées par M. le marquis de Chabannes, M. le vicomte d'Aure, et autres écuyers avantageusement connus, afin de réorganiser les écoles d'équitation en France, vient, dit-on, de réformer l'ordonnance de la cavalerie d'après le système Baucher !

En attendant les avantages ou les inconvénients qui doivent résulter pour l'armée de l'adoption d'une telle mesure, je me permettrai d'adresser quelques questions à M. Baucher, sans espoir, je l'avoue, qu'il y réponde d'une manière claire, positive et satisfaisante.

Selon vous, toutes les résistances proviennent uniquement du manque de souplesse de l'encolure.

Bépondez donc à ces questions :

Quand le cheval fait *le dos de carpe*, en ployant les vertèbres dorsales en contre-haut, de manière à placer le cavalier comme sur une boule; qu'il bondit sur place et vient mordre les jambes de ce cavalier, qui l'attaque des éperons, est-ce uniquement roideur ou manque de souplesse de l'encolure?

Quand il tourne *la tête à la queue*, faisant précéder ce mouvement en amenant *la tête à la botte à droite*, pour dérober les hanches à gauche, cela vient-il uniquement de l'encolure?

Quand il fait une *pointe* bien haute et puis qu'il détache des ruades tout aussitôt, en ployant l'encolure

tantôt à droite, tantôt à gauche, est-ce uniquement par la roideur de l'encolure?

Quand, par souffrance ou excès de sensibilité, et *malgré la meilleure position de tête et d'encolure*, l'animal fait au galop des contre-temps insupportables, cela vient-il de l'encolure?

Soutiendrez-vous encore que le cheval qui a le défaut de se *retenir* et de ployer l'encolure tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sera bien plus tôt assuré et mis droit devant lui, après qu'on lui aura administré les flexions d'encolure sur place? Ce serait tout bonnement le système homœopathique appliqué à l'équitation; avouez-le donc franchement, au lieu de viser à faire du nouveau renouvelé des Grecs.

Je pourrais citer beaucoup d'autres défenses ou *résistances* dans lesquelles la roideur ou la souplesse de l'encolure ne sont véritablement pour rien.

#### 4° OBSERVATION.

Le système de M. Baucher est tout personnel; il est le renversement des principes fondamentaux établis par le savoir et justifiés par l'expérience; il n'est point une modification de ces principes, mais bien, comme je l'ai dit, une amplification déguisée de la méthode napolitaine.

Si M. Baucher, qui voulait avant tout se faire un nom, eût pensé à *généraliser un principe* (1) de dressage sans

(1) J'entends par *généraliser un principe*, d'en faire la base de tout un système particulier d'enseignement.

Me prenant moi-même pour exemple, on peut dire sans nullement m'offenser que mon idée fixe, ma marotte à laquelle je reviens toujours, est : *le sentiment parfait des temps de levée et de foulée, ou temps de jambe; sentiment que le seul M. Baucher a nié, parce qu'apparemment il ne le possède pas.* Mais si mon système personnel d'équitation diffère sur quelques points du système personnel de plusieurs autres écuyers,

être en opposition manifeste avec tous les écuyers anciens et modernes, il aurait pu dire, par exemple, *que toute défense ou résistance du cheval monté est presque toujours précédée d'un arrêt plus ou moins brusque, sans que la main du cavalier y ait donné lieu.*

En faisant son thème sur ce principe, M. Baucher aurait pu dire de très bonnes choses sans avoir besoin

cela ne m'empêche pas de parler la même langue qu'eux, d'apprécier leur talent, de monter avec plaisir les chevaux qu'ils ont dressés, et d'éprouver également de la satisfaction quand ils montent les miens aussi bien, ou mieux que moi. Mais la langue de M. Baucher, je ne crains pas d'être démenti par personne, est un idiome qui n'est entendu que de lui et de ses complaisants prôneurs, qui font du moins semblant de le comprendre. M. Baucher ne monte les chevaux d'aucun écuyer, et il ne donne les siens à monter qu'aux personnes qui n'ont pas de peine à lui persuader qu'avant lui on ne savait monter à cheval et dresser les chevaux que par routine. Le Dictionnaire de M. Baucher n'est compréhensible que dans ce sens : Renverser, dénaturer, travestir les principes les plus généralement adoptés; tenir les réputations équestres les plus justement et honorablement acquises, à commencer par M. Coupé, dont M. Baucher ne sait pas plus écrire le nom qu'il ne sait juger le mérite; l'écuyer qui a formé presque tous les officiers instructeurs les plus remarquables de la *grande armée*, celui dont la présence dans les manéges de Paris était toujours accueillie des écuyers qui tenaient ces manéges par des fêtes de *haute école*; fêtes qui n'étaient pas comme celles d'aujourd'hui relevées par le charme de la musique et celui des *jolies femmes colonels*, mais où la sévérité des principes équestres était mieux observée, et dans lesquelles il n'y avait pas de claqueurs à gages. Dans son Dictionnaire, M. Baucher revient aussi à sa *marotte*, à son idée fixe: c'est de croire ou de vouloir faire penser à ses lecteurs qu'avant lui, quand les chevaux étaient dressés, agréables et sûrs, c'est qu'ils étaient *venus au monde comme ça*; et que ceux qui n'avaient pas ces avantages de naissance, étaient mis à la réforme comme vicieux et indressables sans qu'on y fit grande attention, attendu que les rois et les princes auxquels ces chevaux appartenaient, étaient assez riches pour en acheter d'autres, et les livrer de nouveau à l'ignorance de leurs écuyers. Si ce ne sont pas absolument ses paroles de M. Baucher, je défie qu'on me prouve que ce n'est pas le sens positif de ses insinuations.

de froisser personne, et personne ne l'aurait dément, mais il n'aurait eu, pas plus que moi, le mérite de l'invention aux yeux de tout homme de cheval qui a commencé par pratiquer avant de commenter les auteurs. Il aurait été forcé de reconnaître, avec tous les écuyers dignes de porter ce nom, que si toute défense du cheval monté est précédée d'un arrêt, c'est donc avec une grande force de logique que tous ces écuyers s'accordent parfaitement sur ce point; c'est que la grande affaire pour prévenir la résistance ou défense du jeune cheval ignorant, *est de le porter en avant*; de même que la grande affaire pour détruire toute espèce de défense, même chez le vieux cheval devenu *ramingue* (1), *est encore de le porter en avant*.

Mais il paraît que M. Baucher, qui fait assez comprendre qu'il n'a jamais eu d'autres maîtres d'équitation que lui seul, et qui en tire cette conséquence, qu'à lui seul il en sait plus que tous les maîtres ensemble, a voulu avant tout se faire une équitation tellement excentrique, tellement personnelle, qu'elle ne s'accordât avec aucune école française, ni même avec aucune individualité équestre; et en cela il a parfaitement réussi.

(1) Ce qui rend un cheval *ramingue* en peu de temps, ce sont les attaques de coups d'éperons à la manière de M. Baucher. (Voy. pag. 16 de son Dictionnaire.) Dans la langue équestre, on ne dit pas plus donner des coups d'éperons, que dans la bonne école on ne donne des coups d'éperons. On ne dit pas non plus, habile ou imprudent conducteur dans le sens de cavalier; mais on ne trouve pas mauvais qu'un conducteur de diligence ou d'omnibus emploie l'expression de donner des coups d'éperons; de même que le connaisseur qui aime les chevaux, voit avec indignation la manière dont certains postillons abiment leurs chevaux de coups d'éperons. On ne dit pas non plus une plate-longe dans le sens de longe de caveçon. Une plate-longe est une partie de harnais qui empêche le cheval de ruer à la voiture ou au cabriolet; et un longe de caveçon, ou longe à trotter, sert dans les manèges à assouplir les jeunes chevaux et à la leçon des commençants.

C'est pour cela, sans doute, que M. Baucher a adopté une position à cheval qui lui est toute personnelle encore, et qui serait une torture insupportable, je ne crains pas de l'avancer au nom de tous les écuyers connus et au mien, s'il nous fallait l'adopter pendant quelques lieues de trajet au trot.

Et comme une grande erreur, ou si l'on veut, une grande originalité ne manque jamais d'en entraîner d'autres à sa suite, on doit comprendre facilement qu'un homme qui choisit de préférence la position à cheval la plus étrange comme la plus incommode, par conséquent la moins susceptible de pouvoir résister aux plus simples développements d'un cheval vigoureux, la position qui excite le plus le cheval vigoureux et sensible à l'*impatience*, et par conséquent à la *résistance*, on comprend, dis-je, qu'un tel cavalier a dû rechercher et adopter de préférence les moyens les plus énergiques et les plus prompts pour neutraliser, anéantir, détruire les forces naturelles de l'animal, afin de pouvoir se tenir dessus. Très conséquent avec la fausseté de sa position (il faut rendre cette justice à M. Baucher), il ne pouvait adopter un système de dressage plus en rapport avec cette position, qui semble vouloir donner un démenti formel aux lois de l'équilibre et de la gravitation des corps superposés; un dressage plus capable de détruire en peu de temps tous les moyens naturels de l'animal; un dressage mieux combiné pour *vaincre les résistances*, comme dit M. Baucher, mais en termes plus clairs, *pour détruire ces précieux ressorts* par lesquels le bon et brave cheval donne tant d'agrément, et rend de si bons services au cavalier bien d'aplomb qui ne redoute pas quelques réactions de sa part, mais je dirai aussi, *ressorts* par lesquels ce cheval sensible et vigoureux rejette loin de lui ou par-dessus sa tête le cavalier sans assiette

et guindé qui veut encore l'assujettir à ses exigences tracassières (1).

C'est ainsi que prenant la contre-partie des écniers, qui disent avec raison : *Portez votre cheval en avant* dans vos leçons préparatoires, M. Baucher répond, lui : Tenez votre cheval sur place, et reculez-le indéfiniment; et les échos de M. Baucher répètent en chœur, les uns dans un ton criard et moqueur, les autres avec une voix bien grave imitant le sérieux d'un profond savoir, que l'immobilité et l'insensibilité aux coups d'éperons (les attaques sur place) sont de puissants moyens pour apprendre au jeune cheval à marcher dans une position parfaite de tête et d'encolure.

Les partisans de M. Baucher me diront peut-être que je ne puis juger de son mérite équestre, puisque j'avoue ne l'avoir vu qu'une seule fois à cheval.

Mais je leur répondrai par cet argument sans réplique :

L'écrit, c'est l'homme lui-même.

Et si je me suis contenté d'avoir vu M. Baucher une seule fois, n'ai-je pas vu ses élèves? J'ai fait plus, j'ai lu son Dictionnaire avec beaucoup d'attention. Cet ouvrage a 304 pages in-8°, et contient 247 articles. J'ai consacré des notes plus ou moins longues à chacun de ces articles en particulier, preuve incontestable que je n'ai pas redouté la peine de le lire.

(1) De même qu'il y a des poisons qui ne laissent pas trace de leur présence après la mort, de même on peut détruire les ressorts d'un cheval sans faire naître des tares ou tumeurs de plusieurs espèces, qui sont ordinairement le signe le plus probable que l'animal a été soumis à un travail forcé. Il y a des chevaux qui naissent avec des *jardons* et des *éparvins*, comme il y en a qui sont complètement usés dans leurs aplombs et dans leurs mouvements, quoique exempts de tares.

Le peu de bon que j'ai trouvé dans le Dictionnaire de M. Baucher, je l'avais lu en termes plus clairs et plus simples dans l'ouvrage de M. de La Guérinière. Tout ce que M. Baucher a écrit dans son livre sur les moyens de lutter *de force* avec un cheval en *opposant à ses forces d'autres forces* (1), pour *vaincre ses résistances*, etc., etc., m'a paru un pathos incompréhensible. Les prôneurs de M. Baucher diront que mon intelligence est singulièrement arriérée, et bien digne d'un homme qui dresse ses chevaux avec des selles à la française, et qui ose se montrer avec des bottes à l'écurière. C'est possible; mais puisque j'en suis au chapitre des aveux, j'avouerai encore que depuis plus de trente ans qu'il m'est passé quelques milliers de chevaux entre les jambes, j'ai trouvé très peu de ces *résistances* sur lesquelles M. Baucher revient si souvent, et contre lesquelles il prétend avoir découvert des armes si nouvelles et si puissantes. Et cependant il est de fait bien notoire que de toutes les espèces, les chevaux anglais sont généralement les plus faciles à dresser, et que les chevaux normands sont aussi les plus difficiles. Il n'est pas moins notoire que c'est depuis 1815 seulement que les chevaux anglais ont repris faveur dans notre pays, d'où il suit que les hommes de cheval qui se trouvaient dans la force de l'âge quelques années avant cette époque de la grande

(1) Les écuyers sous lesquels j'ai travaillé comme élève, MM. Lavard, Pellier, Leroux frères, Chapelle, Coupé, Gervais, Duchénois, Bourgoing, etc., et les auteurs dans lesquels j'ai étudié quand j'ai été appelé à enseigner à mon tour, m'ont dit : Évitez surtout d'employer de la force, car vous inviteriez le cheval à en mettre de son côté, et comme le cheval le plus chétif est toujours plus fort que l'homme le plus vigoureusement constitué, il faut éviter un combat où les armes ne seraient pas égales. Ces conseils, dont je me suis toujours très bien trouvé quand je les ai suivis, m'ont dispensé depuis long-temps de recourir à la *force* et aux moyens coercitifs.

importation des chevaux anglais en France, ont dû en trouver de beaucoup plus difficiles à dresser que ceux qui, comme M. Baucher, n'ont commencé leur instruction équestre que quinze ou vingt ans après, et qui par conséquent n'ont pu l'exercer que sur des chevaux anglais très sages et très commodes, ou sur des chevaux métis qui ont avec de la sensibilité le grand avantage de se porter facilement en avant, d'être doux à l'homme, faciles à panser, à brider, à seller et à ferrer (1).

(1) Je répète que, pour avoir une idée des véritables résistances, il faut avoir monté beaucoup de chevaux alençonnais et autres de la Normandie, ainsi que des chevaux sauvages, tels que ceux ramenés de Russie en 1827 par M. Kuntzmann; des chevaux qui frappent du devant, du derrière, et qui mordent; qui bondissent jusqu'à ce que la selle qu'on est parvenu à leur placer sur le dos, après un travail long et périlleux, vole en l'air avec les sangles, la croupière et le poitrail brisés; des chevaux qui, dans l'écurie, en brisant la mangeoire qu'ils emportent au loin dans les rues, jetant l'épouvante dans le quartier témoin de cette étrange apparition; des chevaux qui, voyant la blancheur des murs du manège, se précipitent à plein corps sur ces murs, croyant passer à travers les neiges de leurs déserts. Voilà des chevaux qui savent opposer d'autres résistances qu'un peu de roideur dans l'encolure, et que vraisemblablement M. Baucher aurait eu plus de peine à manipuler, que tous ceux qui lui ont été amenés jusqu'à ce jour. Cependant, sans connaître la méthode de M. Baucher, tous ces chevaux, au nombre de trente environ, ont été dressés, soit à la maison du roi, soit dans les manèges de Paris, où quelques uns sont encore existants aujourd'hui, et servent depuis long-temps aux dames. Les enthousiastes du système Baucher parlent sans cesse des résultats obtenus par ce dernier; mais en voilà des résultats. Vous ne les avez pas vus, parce que vous étiez trop jeunes alors; mais soyez donc moins tranchants dans vos décisions, et ne venez donc pas vous ériger en juges suprêmes, vous qui n'avez jamais fait de l'équitation que les dimanches et jours de grandes fêtes.

Je ferai encore observer que les chevaux des manèges d'autrefois étaient presque tous entiers, et c'étaient ceux-là qui travaillaient avec le plus de vigueur et de justesse. Or, il y a autant de différence d'un cheval entier à un cheval hongre pour l'énergie et la vigueur des résistances,

Un des admirateurs du système Baucher, auquel je disais dernièrement que je ne comprenais pas tout cet étalage de *résistances* qui tient tant de place dans le Dictionnaire de ce dernier, me répondit avec humeur : « On voit bien que vous n'avez jamais soumis vos chevaux aux attaques sur place; vous en auriez trouvé » qui auraient bien pu se renverser sur vous. »

Vous avez parfaitement raison, lui dis-je, je n'ai point essayé des *attaques sur place*, et n'en veux point essayer. D'abord, parce que *ma guenille m'est assez chère* pour ne pas vouloir la compromettre à ce mauvais jeu, et en second lieu, parce que je me croirais indigne de la confiance des personnes qui me donnent leurs chevaux à dresser, si je soumettais ces chevaux à de semblables épreuves.

Je vous le dis sans fiel, monsieur Baucher, et sans vous renvoyer les épithètes injurieuses que vous donnez si facilement aux autres, car dans ma pensée les injures ne prouvent qu'une seule chose, c'est que celui qui les emploie n'a pas de meilleures raisons pour établir la supériorité de son mérite; je vous le dis avec une conviction intime et avec une franchise de langage qui n'est point en vue de vous ravaler comme homme, mais bien de juger votre mérite équestre, de même que vous vous êtes cru en droit de juger celui des autres :

*Les résistances que les chevaux vous opposent sont la conséquence naturelle et inévitable de votre position d'abord, et ensuite de votre système personnel de dressage.*

Et en effet, ce que vous nous indiquez comme un baume de vie applicable à tous les chevaux (sans distinction de conformation ou d'espèces) que l'on veut dresser en

quand *résistances* il y a, que d'un chapon à un coq. Je demande s'il a été dressé beaucoup de chevaux entier, bien connus pour se défendre, par M. Baucher ou d'après sa méthode?

peu de temps, nos maîtres nous l'ont fait considérer comme un poison mortel également nuisible à toutes les espèces de chevaux sans exception. Il n'est donc pas étonnant que nous ne puissions nous entendre, et que là où nous ne trouvons dans le cheval qu'un enfant facile à instruire, vous trouviez, vous, un ennemi dangereux et difficile à combattre, et contre lequel vous croyez devoir opposer beaucoup de *forces*, sagement combinées, dites-vous, et je veux le croire, mais qui sont toujours des *forces*. A vous donc d'obtenir par la force ou la douleur résultant du mors et des éperons, ce que nous, nous obtenons par ce *sentiment* d'assiette que vous ne comprenez pas, et qu'en effet vous ne pouvez comprendre, parce que vous avez commencé trop tard.

Et pour que vous ne puissiez m'accuser de n'opposer à votre système que des phrases banales et vides de sens, je vais tâcher de mettre dans mon raisonnement autant de positif que la matière en comporte.

#### 5<sup>e</sup> OBSERVATION.

Comparaison des principes des écoles civiles et militaires de France, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, avec les principes particuliers de M. Baucher, publiés en 1833.

Nous qui avons eu des maîtres qui ont été les élèves des écuyers que je viens de citer, et qui ne redoutons pas d'invoquer les principes des uns et des autres, afin de les opposer aux principes personnels de M. Baucher, nous dirons d'abord que nos maîtres nous ont dit et ont écrit :

« Soyez bien assis et moelleux à cheval, car l'instabilité de l'assiette et la roideur qui résultent d'une mauvaise position nuisent au juste emploi des aides, et » *excitent les chevaux à la défense*. Et ce ne sera point en

» serrant les cuisses et les genoux que vous obtiendrez  
 » de la tenue si votre corps n'est pas bien d'aplomb sur  
 » sa base. Si vous êtes bien posé à cheval, vos aides se-  
 » ront justes ; si vous êtes mal placé, vos aides seront  
 » fausses. Dans la première hypothèse, vos chevaux  
 » obéiront sans effort ; dans la seconde, *ils résisteront*  
 » plus ou moins, selon qu'ils seront plus ou moins sen-  
 » sibles ou *souffrants*. Avec une position régulière et  
 » moelleuse, vous serez lié et uni avec tous les mouve-  
 » ments des jambes que le cheval fait sur le sol, *au pas,*  
 » *au trot et au galop ; vous sentirez vos chevaux ou votre*  
 » *galop*, sans avoir besoin de vous pencher en avant pour  
 » regarder de quel pied le cheval entame, ce que font  
 » les ignorants cavaliers. »

Au lieu d'être assis et moelleux, M. Baucher est sur l'*enfourchure*, le corps en avant et nullement sur sa base ; il ne peut donc résister aux plus simples mouvements de son cheval qu'en serrant continuellement les cuisses et les genoux ; conséquemment, il ne peut être que roide, et conséquemment encore ses aides ne peuvent être ni moelleuses ni justes. Bien loin d'être lié et uni aux mouvements de son cheval, M. Baucher, malgré la force qu'il emploie dans les cuisses et dans les genoux, *se détache visiblement de la selle à chaque temps de trot ;* d'où il suit naturellement que, n'étant point *lié d'assiette à son cheval*, il ne peut pas *le sentir au galop*. Bien plus, il ne comprend pas qu'on puisse *sentir le mouvement de chaque extrémité à l'allure du pas*. (*Voy. Dictionnaire de M. Baucher, page 151.*)

Que M. Baucher ne possède pas ce sentiment *de chaque extrémité à l'allure du pas*, comme il en convient franchement lui-même, cela doit être ; car autrement les écuyers qui ont indiqué la position la plus convenable pour y arriver, à commencer par La Guérinière, n'auraient dit et

écrit que des sottises, et c'est ce que M. Baucher aura de la peine à prouver.

Il aura plus de peine encore à se justifier d'avoir écrit que les écuyers *qui prétendent profiter de ce sentiment pour faire partir le cheval au galop SUR le pied droit et SUR le pied gauche*, indiquent des *données impraticables* qui ne sont que CHARLATANISME et JONGLERIE. (*Voy. Dictionnaire. Baucher, page 151.*)

Je répons donc à M. Baucher : C'est la fausseté de votre position et votre manque de liaison qui vous empêchent de sentir vos chevaux, comme vous en convenez. C'est cette grande et première infraction aux principes de la bonne école que vous avez la folle prétention de vouloir réformer, qui est la première et grande *cause des résistances* des chevaux que vous prétendez dresser à votre manière. *Ces résistances*, nos maîtres les connaissent avant vous et mieux que vous; mais ils ont fait consister le grand mérite de l'écuyer à *savoir les éviter*. En prenant la route tout opposée, votre grand art à vous, c'est de *provoquer les résistances* pour avoir la gloire de les combattre et de les vaincre à votre manière. Ce système a pu donner le change à quelques jeunes gens plus enthousiastes que connaisseurs qui ont applaudi de bonne foi à vos succès, et je dirai même à *votre genre de mérite*; mais il n'a jamais convaincu, jusqu'ici du moins, aucun écuyer jouissant dans le monde comme parmi ses confrères de quelque réputation de talent, soit comme démonstrateur savant, soit comme homme d'exécution (1).

(1) J'excepte de la catégorie des *admirateurs quand même*, deux amateurs dont je suis loin de méconnaître les connaissances et le mérite équestres. Ce sont, d'une part, M. le baron de Curnieu, auteur de plusieurs brochures intéressantes et bien écrites sur les haras, et d'une traduction de Xénophon.

Et de l'autre M. le comte de Lancosme-Brèves, auteur d'un grand

Nos maîtres nous ont dit et ont écrit :

« Ne prolongez point les arrêts de la bride; *rendez* et »  
 » *reprenez sans cesse. Rendez même quelquefois avant*  
 » que le cheval souffrant ait obéi à l'arrêt. Rendez-lui en-  
 » core s'il fait une *repartie* sur la main. Ne trouvant point  
 » de *résistance* ou de point d'appui dans votre main, il  
 » n'en mettra pas dans sa bouche, parce qu'alors vous  
 » ne réveillerez point la douleur de ses jarrets s'ils sont  
 » tarés, comme la douleur de ses reins s'ils sont faibles. »

Au lieu d'arrêter et de rendre souvent, M. Baucher et ses imitateurs arrêtent *ferme* et *long-temps*, et ne ren-

Traité d'équitation récemment publié à grands frais, et dont les journaux ont rendu le compte le plus flatteur.

M. de Curnieu, après avoir appris à monter à cheval à Paris sous différents écuyers, et en dernier lieu sous M. d'Aure, a adopté, vanté et propagé le système Baucher.

M. de Brèves, après avoir appris à monter à cheval au manège de Versailles comme page de Charles X, et après avoir donné des leçons à Paris, au manège de M. le comte Joseph O'Hegerty, son ami et son maître, a adopté, vanté et propagé le système Baucher.

Mus par un sentiment de bienveillante amitié envers ce dernier, ces deux puissants prosélytes ont trouvé assez de ressources dans leur imagination pour donner une apparence de base à une méthode qui n'en a véritablement point, et qui est le renversement des principes les plus positifs que MM. de Curnieu et de Brèves avaient précédemment reçus des écuyers que je viens de citer. Ont-ils bien fait, ont-ils eu tort? C'est ce dont je ne me fais pas juge; mais ce que je crois pouvoir dire sans crainte d'être démenti, c'est qu'à MM. de Brèves et de Curnieu appartient l'honneur d'avoir donné quelque racine au système Baucher parmi ce qu'on appelle les gens du monde.

En réfutant ce système, que je crois essentiellement vicieux, je compte bien conserver les bons rapports que j'ai l'honneur d'avoir avec MM. de Brèves et Curnieu, hommes instruits, spirituels et polis, avec lesquels on trouve toujours du plaisir à discuter sans craindre que jamais la discussion puisse tourner en dispute; des hommes comme il y en avait du temps de Voltaire, s'il a été de bonne foi quand il a dit :

« Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime. »

dent guère ; voulant assujettir le cheval à un continuel *encapuchonnement*, ce ne peut être qu'avec les rênes continuellement tendues. Et comme cette position est très gênante, et que l'animal qui a en lui le sentiment de sa conservation, cherche à se soustraire à une torture qui détruit son équilibre, l'empêche de voir où il pose ses pieds, et gêne sa respiration, de là ce combat sourd et opiniâtre qui s'engage nécessairement entre l'animal qui s'arme sur la main pour revenir à sa position naturelle, et le cavalier qui tire tant qu'il peut sur les rênes, pour lui ravir cette position naturelle en le contraignant à une attitude factice.

Seconde grande infraction aux principes de la bonne école, seconde grande cause de résistance de la part du cheval.

Nos maîtres nous ont dit et ont écrit :

« Laissez tomber vos jambes naturellement sur les » étriers, plutôt longs que courts, quand vous n'avez » pas besoin de vous en servir ; si vous tenez au contraire » les jambes continuellement fermées, vous désespérez » les chevaux sensibles, et vous endurcirez les chevaux froids. Et si après avoir fait perdre à ces derniers » leur peu de sensibilité aux jambes, vous recourez » trop souvent à l'extrémité douloureuse des éperons, » vous les rendrez bientôt *ramingues* ; et une fois *ramingues*, » vous n'aurez plus aucun moyen coercitif pour » les porter en avant, et ils seront hors de tout service » par votre faute. »

Bien loin de laisser tomber ses jambes et d'équilibrer les hanches par la *juste balance des talons*, M. Baucher, qui veut être *près de son cheval* à sa manière, tient ses jambes toujours fermées très en arrière ; ses étriers courts la pointe du pied en l'air et tournée en dehors. Agissant ainsi sur le cartilage qui unit les fausses côtes et

près des flancs, qui jouent un rôle si important dans le système respiratoire, il ne faut pas avoir de profondes connaissances en anatomie pour comprendre combien le cheval sensible se trouve contraint et malheureux en éprouvant cette incessante étreinte. Et si vous venez me dire qu'on l'amène à la supporter par les transitions, je vous répondrai que, par les transitions aussi, on arrive à avaler du poison à une certaine dose, mais ce qui ne prouve pas que les breuvages empoisonnés soient bien salutaires à l'estomac.

Ainsi les jambes fermées trop en arrière, où la sensibilité nerveuse est beaucoup plus vive, produiront l'exaspération du cheval naturellement sensible (1); elles pourraient donner le tétanos à cette espèce de juments que M. Baucher signale à la page 177 de son Dictionnaire,

(1) Je n'ai jamais recommandé dans mes leçons ni dans mes écrits de placer les jambes en avant, mais je préférerais les voir plutôt aux épaules du cheval que vers ses flancs. Aux épaules elles ne sont que disgracieuses; aux flancs, elles sont disgracieuses et dangereuses à la fois. Depuis que ce dernier genre de position a été adopté par quelques imitateurs du burlesque, il a causé plus d'un accident. J'en appelle au témoignage de tous les marchands de chevaux auxquels on fait tous les jours de mauvaises chicanes pour les forcer à reprendre des chevaux prétendus vicieux, qui n'ont d'autres vices que d'emporter au grand galop de prétentieux cavaliers qui croient pouvoir s'en rendre plus maîtres en leur tenant leurs éperons aux flancs.

Dernièrement encore, à la barrière de l'Étoile, je suis parvenu à arrêter le cheval d'un amateur qui allait s'abîmer sur la grille. Ce cheval avait les flancs ouverts, et perdait beaucoup de sang. Tenu par plusieurs personnes, il ne pouvait s'échapper; cependant le cavalier, dont les jambes étaient passées à l'état de spasme, continuait à les tenir fermées dans les flancs; il nous disait qu'il n'était pas en sa possibilité de les laisser aller naturellement; et c'est ce qui arrive toujours à ceux qui se trouvent surpris avec cette disgracieuse position de jambes reculées et du corps en avant, et ce qui me fonde à dire que de toutes les mauvaises positions, celle-ci est la plus mauvaise comme la plus dangereuse.

de même qu'elles détruiront toute espèce de sensibilité chez le cheval naturellement froid.

Donnez à cela le nom de *résistances* si vous voulez. mais je vous dirai toujours que ce vice de position de jambes et d'aides est une troisième grande infraction aux principes de la bonne école, conséquemment une troisième grande cause de *résistance* du cheval.

Nos maîtres nous ont dit et ont écrit :

« Modifiez ou rectifiez avec une grande réserve deux » *positions naturelles* qui s'opposent à l'agrément du cavalier et à la sûreté du cheval, *loin de lui*, et *le nez au vent*. Mais évitez surtout que l'animal, trop contraint, » *trop renfermé dans les aides*, ne prenne la plus mauvaise » des quatre positions naturelles, *encapuchonné*. » Dupaty de Clam a fait à ce sujet une admirable démonstration anatomique et géométrique que j'ai cru devoir reproduire dans la planche XXI de mon *Traité d'équitation*. Ce savant écuyer, bien loin de vouloir que la ligne du front soit perpendiculaire à la terre, et d'accord avec les plus grands peintres anciens et modernes et les savants anatomistes, veut que l'angle déterminé par la ligne du front à la terre soit légèrement ouvert, ce qu'il appelle la quatrième *position naturelle* et *la seule parfaite*. Il prouve de la manière la plus claire que tous les chevaux représentés dans les anciens ouvrages d'équitation avec la tête *encapuchonnée*, ou seulement avec la tête perpendiculaire à la terre, ne prenaient cette position que par la contrainte résultant de l'extrême longueur des branches de mors des xv<sup>e</sup> ou xvi<sup>e</sup> siècles, et par la douleur qu'ils ressentaient des *embouchures* de cette époque; c'est ce qui les forçait quelquefois à *courir à la désespérée en méprisant et dédaignant les voltes*. A cette époque aussi les écuyers trouvaient beaucoup de résistance dans leurs chevaux, et ils ne se faisaient pas faute de les combattre.

Nos maîtres nous ont dit et ils ont écrit :

« Rejetez les mors durs, et choisissez de préférence  
 » les plus doux et les plus simples (et c'est ce que  
 » M. Baucher a répété dans son Dictionnaire). Si les bar-  
 » res sont tranchantes, et conséquemment plus sensibles,  
 » ajustez un *canon* plus gros, etc., etc. Si elles sont ron-  
 » des et charnues, ajustez un *canon* plus mince etc., etc.  
 » Laissez la *gourmette aisée*, de manière à pouvoir passer  
 » facilement les doigts entre elle et la *barbe*. »

Mais, étrange contradiction !... M. Baucher, qui prétend réformer l'équitation du siècle dernier, parce qu'elle n'est pas à la hauteur des progrès du jour, au lieu de réfuter d'abord tout ce que Dupaty de Clam a si bien décrit sur la *meilleure position de tête et d'encolure*, va précisément puiser son principe du *ramener* dans l'équitation du xv<sup>e</sup> siècle. Ne jugeant pas que la nature soit compétente pour indiquer au cheval une position analogue à cet instinct de conservation dont j'ai déjà parlé, ce n'est pas la *modification* de la position que M. Baucher veut obtenir de tous les chevaux *sans exception*, c'est sa *réforme* complète. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que, subissant la conséquence d'un principe faux, celui de vouloir donner à la tête une direction perpendiculaire, M. Baucher lui donne la position *encapuchonnée*, la plus mauvaise de toutes (1). Et si pour arriver à ce *progrès* il

(1) Pour voir quelque chose de monstrueux dans ce genre de *ramener*, il faut avoir le courage d'examiner la figure équestre qui est placée sur la façade du Cirque des Champs Élysées. A-t-on jamais vu un cheval ainsi torturé dans toutes les parties de son corps? Il fait peine à voir, et l'on a besoin de se dire qu'heureusement il est en bronze. L'artiste qui l'a produit (et qui certainement pouvait faire mieux) s'est-il livré aux caprices de son imagination, ou a-t-il été guidé par une volonté scientifique? c'est ce que je me suis demandé toutes les fois que mes yeux sont tombés sur cette bizarre composition. Je me demande encore si c'est avec des chevaux placés de cette ma-

n'en revient pas aux longues branches de mors du xvi<sup>e</sup> siècle, on peut dire sans exagération qu'il trouve le secret de rendre les siens tout aussi énergiques, par l'extrême tension qu'il donne à la gourmette. Non seulement on ne passerait pas les doigts entre les gourmettes qu'il ajuste et la *barbe* du cheval, mais je ne pense pas qu'on puisse y intercaler une feuille de papier (1).

M. Baucher, qui tient avant tout à sa position unique de tête et d'encolure, proscrit le *gros bridon* de la leçon préparatoire (voy. page 30), et moi aussi je le rejette; mais s'il se fût servi des *doubles bridons*, que j'appelle *bridons d'école*, il serait peut-être de mon avis. Je présume qu'il ne connaît pas plus les vrais bridons de manège qu'il ne connaît la véritable *martingale*, qu'il signale à la page 192 de son Dictionnaire: « *une large courroie qui s'adapte au menton*, » et qu'il rejette avec dédain dans la crainte de causer trop de gêne à ses chevaux. Mais, se transportant encore à l'équitation du xvi<sup>e</sup> siècle, il ne craint pas de ne devoir son *ramener* qu'à la seule puissance du levier des branches, ce qui est un peu plus douloureux pour la bouche et les jarrets du cheval que la *courroie qui s'adapte au menton*. Et, comme perfectionnement moderne, M. Baucher a imaginé, pour le plus grand bien-être du cheval, les *attaques sur place*, indéfiniment prolongées, et jusqu'à ce que..... *ramener* s'en suive!

niere que les jeunes officiers, jaloux de captiver l'admiration des dames et de mériter les éloges de leurs chefs, devront maintenant défilér à la parade!...

(1) Il y a dans ce moment au manège de M. d'Aure un cheval qui appartient à mademoiselle *Caroline*. Ou lui a conservé le mors et la gourmette ajustés d'après le système de M. Baucher. Nous nous sommes tous convaincus que ce mors produit une pression violente sur les barres et la barbe par le seul poids des rênes; d'où il résulte une incessante douleur qui a laissé des traces sur ces parties.

Je dis donc à M. Baucher :

1° La position que vous exigez de vos chevaux est justement celle reconnue pour la plus mauvaise des mauvaises.

2° Au lieu de réfuter les auteurs bien connus, qui ont appliqué autant que cela est possible les sciences exactes à l'équitation; au lieu d'indiquer franchement leurs noms en toutes lettres, vous nous citez, page 22 de votre Dictionnaire, un M. W., que l'on ne connaît pas plus que M. C. ni que M. R., que vous exhumez des bouquins à 10 cent. le volume, pour nous les montrer, page 37, en désaccord au sujet de la *longe*, que vous nommez *plate-longe*. Et vous appelez cela réfuter les auteurs qui font autorité dans l'équitation française! Je conviens que la tâche est plus facile, et qu'en fait d'arguments *Dupaty de Clam*, *Mottin de la Balme*, *Thivroux*, *Chabannes*, etc., sont de moins bonne composition que vos auteurs; mais alors cela ne prouve pas que vous apportiez une grande franchise dans vos examens, et que l'on doive adopter aveuglément vos préceptes, comme ayant été consciencieusement élaborés.

3° Votre système universel d'*embouchure*, qui n'admet point de modifications suivant la nature des *barres*, et votre gourmette à *haute pression*, prouvent que vous n'avez nullement étudié cette partie essentielle de l'équitation, quoique vous attaquiez assez légèrement ceux qui s'en sont donné la peine.

D'où je conclus encore que cette ignorance ou ce mépris des principes de la bonne école doit nécessairement, et comme vous êtes le premier à en convenir, vous procurer beaucoup de *résistances à combattre*. Ainsi, le savant écuyer, comme vous le comprenez, pourrait se dire *grand vainqueur de résistances*; comme nous le compre-

nous, nous, le nom de *grand éviteur de résistances* lui irait fort bien, s'il était français.

Enfin, nos maîtres nous ont dit, et ils ont écrit :

« Soyez sobres de corrections, et surtout de celle des éperons. *Rien n'avilit plus un cheval que les éperons trop souvent et mal à propos appliqués.* »

Or, M. Baucher, qui, dit-on, ne s'aventure jamais à monter un cheval qu'il ne connaît pas, sans l'avoir longtemps préparé par des *flexions d'encolure données à pied*, s'embarrasse peu si les épreuves auxquelles il soumet l'animal tendent à le faire renverser.

Il a donc imaginé de neutraliser l'extrême douleur qu'il imprime à la bouche par l'action du mors, en produisant une douleur plus vive résultant des coups d'éperons : ce sont les *attaques sur place*. Placé ainsi entre une douleur qui l'empêche de marcher et une douleur qui l'empêche de reculer, l'animal reste immobile. C'est un singulier moyen de le tenir au repos (1)!

Ces attaques, dont je n'ai parlé jusqu'ici que vaguement, consistent, d'après ce que m'ont expliqué plusieurs amateurs qui ont suivi la méthode de M. Baucher, à donner, non pas le *pincer délicat de l'éperon*, comme l'indique M. de La Guérinière, mais des *grands coups d'éperons* qui produisent un bruit sourd, le cheval étant retenu sur place par une tension extrême des rênes de la bride de la main gauche placée au-dessous de la hanche de ce côté, et la main droite tenant le bridon au-dessous de la

(1) Le grand secret de neutraliser une douleur par une douleur plus grande, nous conduirait à penser qu'il serait très bon, pour calmer la cuisson qu'une poignée de tabac aurait produite dans l'œil gauche, de jeter un verre d'eau-forte dans l'œil droit.

Mais si les chevaux pouvaient parler, comme du temps du bon La Fontaine, je ne pense pas que ceux dont M. Baucher aurait neutralisé les douleurs par de si savants calculs, lui exprimassent leur reconnaissance en termes bien expansifs.

hanche droite. Il faut , pour que cette leçon soit bonne, que le cheval reste immobile sous les coups d'éperons, et qu'il ne manifeste la douleur qu'il en ressent que par une espèce de gémissement ou de *rot* que les initiés à cette méthode indiquent par une imitation de la voix. Cela s'appelle *céder* !

Mais on comprend qu'avant d'être descendu à ce degré d'*avilissement*, le pauvre animal a dû opposer bien des *résistances* et qu'il ne sort pas tout neuf de ces cruelles épreuves.

Et pour en finir avec cette inqualifiable équitation , je dis que le système des *attaques sur place* n'est pas seulement une infraction aux principes de la bonne école, mais une monstruosité qui, si elle était adoptée dans les régiments de cavalerie de l'armée, démontrerait plus de cavaliers que ne l'ont jamais fait la morve et le farcin (1).

Et qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point en voyant un cheval gratter à petits pas le sol élastique d'un cirque de voltige que l'on peut juger de l'état d'usure auquel il est arrivé après de telles leçons préparatoires. C'est

(1) Si on disait au Cosaque le moins civilisé que dans le pays de la terre le plus riche en lumières, en liberté, en grands hommes et en boissons spiritueuses, il s'est trouvé de ces grands hommes qui ont engagé les gouvernements à sacrifier des millions en prix de courses, et cela pour le plus grand perfectionnement de *l'espèce chevaline*, faisant consister ce perfectionnement dans *la plus grande vitesse que le cheval puisse fournir*;

Ce Cosaque trouverait peut-être que ces grands hommes justifient bien leur renommée.

Mais si on ajoutait : Ces mêmes grands hommes, qui rêvent jour et nuit des *croisements de races* pour arriver à une espèce de chevaux aussi vites que la vapeur, engagent encore le gouvernement à adopter dans ses armées un système d'équitation qui aurait pour résultat d'assimiler les allures de ces chevaux si vites à celles de grosses tortues; que dirait l'enfant du Volga ?

dehors qu'on peut s'en assurer; aux grandes allures, sur le pavé des rues et sur l'inclinaison des routes, en franchissant des obstacles, etc.

Je ne finirai pas sans dire quelques mots sur les *flexions de mâchoire*. Etant à pied, on prend le bas de la branche du mors et on fait appuyer le canon par un jeu de bascule, tantôt sur la barre droite en remontant à gauche, tantôt sur la barre gauche en remontant à droite; de sorte que le cheval dont on comprime alternativement chaque barre comme dans un étai, tourne aussi la mâchoire postérieure des deux côtés, afin de se soulager. Cette leçon le mène indubitablement à *faire les forces* ou *les ciseaux* (1); action qui met tout le savoir de la meilleure main en défaut, et qui fait que sur deux

(1) Voici ce que M. de La Guérinière et tous les écuyers avant et après lui ont entendu par *faire les forces* :

« C'est un mouvement très désagréable que font certains chevaux en ouvrant la bouche et en portant continuellement la mâchoire inférieure de gauche à droite, et de droite à gauche; c'est le défaut des bouches faibles. »

Et voici comment M. Baucher corrige M. de La Guérinière, pag. 139 de son Dictionnaire :

« *Faire les forces*. Un cheval qui ouvre beaucoup la bouche au lieu de se ramener quand on lui tire la bride (quand on lui tire la bride n'est pas très académique), fait des forces. Cette expression veut dire qu'il imite par ce mouvement la figure d'une espèce de tenailles de fer que l'on nomme forces. »

M. Baucher, en voulant se montrer plus savant que M. de La Guérinière, fait deux grosses bévues. La première est de confondre le simple mouvement de la bouche ouverte avec le mouvement compliqué de la bouche qui s'ouvre et se traverse, comme l'indique judicieusement et en très peu de mots le célèbre auteur.

La seconde est de confondre les *forces*, ou grands *ciseaux* qui servent à tondre le drap, avec les *tenailles* qu'on emploie pour arracher des clous. C'est ce mouvement croisé que font entre elles les lames des *forces* qui a donné lieu à appeler le mouvement croisé de la mâchoire *faire les forces*. Je pourrais relever une infinité d'erreurs semblables dans le Dictionnaire de M. Baucher.

concrètement  
pour l'usage de  
mouvements

rènes de bride que le sellier a pris le plus grand soin à monter parfaitement égales, et que le cavalier met le même soin à *ajuster*, il y en a toujours une qui se trouve de deux ou trois pouces plus courte que l'autre. Si c'est là ce que les admirateurs du système Baucher appellent du *progrès*, il faut convenir que c'est un drôle de progrès!

Si je ne continue pas à indiquer bien d'autres infractions aux principes de la bonne école, dont la conséquence naturelle et inévitable est de produire aussi un grand nombre de *résistances* de la part du cheval, ce n'est certes pas que mes arguments contre le système Baucher soient épuisés, mais c'est pour ne pas trop fatiguer l'attention du lecteur.

#### 6<sup>e</sup> OBSERVATION.

Le système personnel de M. Baucher doit-il prévaloir sur les principes des écoles civiles et militaires de France, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, principes dont je viens de donner en partie l'analyse? Et dans ce cas, conviendrait-il de l'appliquer aux régiments de cavalerie de l'armée?

Avant de soulever ces questions, j'ai besoin de dire que les observations que l'on a déjà lues et que l'on va lire dans cette réfutation ne m'ont été inspirées par aucun motif de haine ou de jalousie envers M. Baucher, mais bien par cet amour de mon art que je veux défendre autant qu'il dépend de moi, contre un système qui, s'il était adopté dans nos régiments de cavalerie, aurait, je crois, les plus funestes conséquences; car en temps de paix il décimerait nos chevaux, et en cas de guerre il livrerait nos jeunes cavaliers sans défense au fer de l'ennemi; et ce serait à bon droit alors que l'on pourrait appeler le ministère qui aurait adopté une semblable mesure, le ministère de l'étranger.

Ne tenant plus de manège depuis 1830, et dans une indépendance de position qui me laisse énoncer franchement ma pensée sur tels ou tels principes équestres, sans crainte de déplaire aux uns, comme sans vouloir déplaire aux autres, j'ai du moins ce grand avantage d'être au-dessus de toute influence de coterie.

Mais j'entends déjà les partisans du système Baucher m'opposer ces raisons :

Vous n'êtes point compétent pour juger de l'équitation militaire; vous n'avez point fait partie de l'armée; vous n'avez pas fait la guerre. Je pourrais répondre à plusieurs de ceux-là : Ni vous non plus. Je conviendrai donc que mes connaissances en cavalerie se bornent uniquement à ce qui a rapport à l'équitation proprement dite, et rien de plus.

Et c'est pour cela que m'adressant aux officiers les plus instruits de l'armée, à ceux qui ont étudié à fond le *cours de l'École de Saumur*, que pour ma part je trouve parfaitement bien rédigé et digne des auteurs dans lesquels il a été puisé, je leur soumettrai ces questions :

Le système Baucher s'accorde-t-il en tout ou en partie avec cette excellente théorie ? Je réponds : Non. Pas plus qu'avec les ouvrages particuliers et les principes de MM. de Chabannes, Cordier et Bousselet, etc., etc.

En adoptant pour l'armée la position à cheval de M. Baucher et de ses élèves, les moyens offensifs et défensifs du cavalier, ainsi hors d'aplomb, ne seraient-ils pas chose également impossible ?

Le paquetage indispensable à chaque arme ne s'opposerait-il pas à ce que la main fût placée plus bas que la ceinture, première condition du système Baucher pour opérer le *ramener* ?

La position des jambes dirigées vers les flancs avec les pieds en dehors, et les éperons dirigés plus ou moins

près des flancs (selon la taille du cavalier), ne ferait-elle pas naître une infinité de désordres dans les rangs ?

J'aurais une série de questions semblables à soumettre aux juges compétents, si je ne craignais d'être trop long.

Je sais que plusieurs partisans du système Baucher *avec modification* répandent déjà le bruit qu'en adoptant sa méthode de dressage pour l'armée, on a reconnu en même temps que sa position est inadmissible.

Mais voilà un singulier moyen d'arranger les choses ! Si le système de dressage de M. Baucher est bon et sagement raisonné, nécessairement aussi il doit être en rapport avec son système *d'effets des aides* ; et les aides ne peuvent être bonnes et puissantes qu'autant qu'elles s'accordent avec la position qui les détermine ; car la jambe fermée un peu en arrière des sangles, ou vers les flancs, bien qu'au même degré de pression, produit sur l'animal un effet tout différent.

Si, comme quelques uns le pensent, ni la position de M. Baucher, ni sa manière de faire agir les aides, ne peuvent être admises dans les régiments de cavalerie, *mais qu'on doit adopter son système de dressage*, ce serait singulièrement en rabattre sur l'excellence de sa méthode, et l'on conviendrait alors que mieux vaudrait conserver l'ancienne équitation, qui a du moins l'avantage incontestable de s'harmoniser, de manière à donner au cavalier une position gracieuse et solide à la fois en laissant au cheval le libre emploi de ses forces, portant plus d'aisance de liberté et de bien-être dans la manœuvre comme dans le combat.

Je dis encore que si les instructeurs qui seront chargés de dresser les chevaux des régiments d'après le système Baucher, n'observent qu'une fraction de ce système, fût-il le plus précieux du monde, ils n'arriveront qu'à

faire défendre ces chevaux en les ruinant, et à rebuter les hommes qui doivent s'en servir. Et, le cas échéant, ce qui est plus probable qu'impossible, si tel ou tel officier général qui, à tort ou raison, aurait cru devoir favoriser ce nouveau système et le soutenir de toute l'influence de sa haute position, venait à reconnaître trop tard qu'il a été dupe de ses impressions, à qui pourrait-il s'en plaindre? Serait-ce aux instructeurs qui auraient rendu beaucoup de chevaux hors de service en leur appliquant bien ou mal le nouveau système de dressage? Non certes, car ces officiers ne manqueraient pas de lui dire qu'ils n'ont fait qu'obéir à des chefs qui leur avaient imposé une méthode vicieuse qu'ils n'employaient qu'à contre-cœur, et dont ils avaient bien prévu les funestes résultats. Serait-ce à l'auteur du système lui-même que M. l'officier général adresserait ses reproches? Mais ce dernier ne manquerait pas aussi de lui répondre que si les chevaux ont été ruinés et non dressés, c'est qu'au lieu d'avoir suivi ponctuellement tout ce que son système prescrit pour arriver à des résultats, on se serait permis d'y apporter des modifications, modifications qui auraient dû nécessairement déranger tout l'ensemble harmonique de la méthode.

J'ai toujours entendu dire aux officiers de cavalerie les plus expérimentés *que tous les chevaux de troupe avaient généralement une tendance bien marquée à tenir à l'escadron*, et qu'il fallait surtout leur ménager la sensibilité aux éperons, afin de pouvoir les décider en avant par cette correction quand ils se retiennent parmi les autres chevaux. Ces officiers m'ont également assuré qu'ils avaient vu beaucoup de cavaliers périr misérablement, parce que leurs chevaux s'étaient engagés dans les rangs ennemis sans qu'ils pussent les en faire sortir; et c'est ce qui n'arrive que trop souvent quand les chevaux ont été

endurcis aux éperons par de jeunes cavaliers, assez généralement enclins à *picoter* ou *daguer*.

Je demanderai donc à ces officiers de savoir et d'expérience s'ils pensent que les *attaques sur place* soient un moyen bien propre à conserver aux chevaux de troupe cette sensibilité d'aide des jambes qui, une fois perdue, peut livrer sans gloire et sans utilité des milliers de braves au fer de l'ennemi?

#### 7<sup>e</sup> OBSERVATION.

Dangers d'adopter trop légèrement, dans l'arme de la cavalerie, un système d'équitation personnel, qui aurait toujours pour résultat de grossir les dépenses du ministère de la guerre de plusieurs millions, et de jeter le découragement et le dégoût parmi un grand nombre d'officiers et de sous-officiers de l'armée.

Admettons un instant, avec quelques publicistes, que M. Baucher fût à lui seul bien supérieur aux écuyers dont les ouvrages ont été judicieusement consultés pour la rédaction des ordonnances de cavalerie depuis 1778 jusqu'en 1830.

Admettons encore que l'École de Saumur, qui fut créée, il y a trente ans, pour l'instruction spéciale de l'armée, eût manqué le but de son institution; que le *cours théorique et pratique* qu'elle met dans les mains de ses élèves, et qu'elle leur recommande d'étudier assidûment, fût reconnu ou vicieux ou incomplet (ce qui est loin de ma pensée); devra-t-on, sur la seule autorité de quelques novateurs enthousiastes, supprimer l'École de Saumur? ou, ce qui reviendrait au même, condamner au pilon les milliers d'exemplaires de son *Cours d'équitation*, répandus à grands frais dans l'armée, et donner à l'École un directeur dont le premier titre à ce choix serait d'avoir adopté sans réserve le système de M. Baucher?

Mais alors que de déceptions, que de froissements et de justes découragements viendraient assiéger toute cette grande masse d'officiers et de sous-officiers instructeurs qui, après avoir passé une partie de leur vie à travailler sans relâche pour se mettre en état d'enseigner aux autres, se verraient eux-mêmes obligés de recommencer leur apprentissage avec les nouvelles recrues !

Et si nous admettons que cette mesure, dont on menace l'armée française, soit véritablement adoptée, que de millions de dépenses n'entraînerait-elle pas à sa suite !

Il faudrait, en effet, changer d'abord les mors de bride, et les remplacer par d'autres mors avec *gourmette à haute pression* ; remplacer les selles actuelles par des selles à quartiers obliques, dites *selles à la Baucher* (et n'avons-nous pas eu des selles à la Condé et des selles à la royale pour Louis XIV ?). Il faudrait supprimer le *paquetage* actuel, qui ne permet pas à la main de la bride de se placer plus bas que la ceinture. Il faudrait faire beaucoup d'autres réformes encore, où s'engloutiraient d'autres millions, toujours prélevés sur les contribuables, et tout cela pour faire triompher un système d'équitation qui, en le supposant excellent (ce que je ne pense pas), *n'en est pas moins un système tout personnel*.

Or, je dis, et je n'aurai pas de peine à prouver, que la plus grande faute que puisse faire un gouvernement qui se dit constitutionnel, est sans contredit *de protéger l'industrie, l'intérêt, les principes et l'amour-propre d'un seul au grand préjudice de l'industrie, de l'intérêt, des principes et de l'amour-propre de tous*. En d'autres termes, *de rétablir les privilèges*.

Et voilà ce que répondent ceux qui voient déjà en perspective la translation de M. Baucher du Cirque des Champs-Élysées à l'École de Saumur, translation qui

coûterait presque aussi cher que celle de Napoléon de Sainte-Hélène à Paris :

« Si l'on donnait la place de premier écuyer de l'École » de Saumur à M. Baucher, en lui laissant, bien entendu, » la faculté de remplacer la théorie équestre de cette École » par la sienne, ce ne serait point un privilège accordé à la » faveur, ce ne serait pas froisser les autres mérites, ce serait » une justice rendue au mérite reconnu supérieur à tous les » mérites. »

C'est très bien parlé!

Mais en admettant avec vous, comme je l'ai déjà dit, que M. Baucher fût un homme d'un mérite si extraordinaire qu'il dût l'emporter sur toutes les autres considérations, vous me permettez de dire que ce serait presque un miracle. Eh bien! j'admets le miracle!

Mais si, dans quelques mois ou dans quelques années, il nous arrivait un jour du foud de quelque province un écuyer qui, sans avoir jamais eu de maître, se serait formé tout seul comme M. Baucher, et qui se trouverait avoir à lui seul plus de talent et de connaissances hippiques que tous les écuyers ensemble, voire même M. Baucher, que feriez-vous?

Donneriez-vous l'instruction équestre de l'armée au nouveau venu *comme justice rendue au mérite reconnu supérieur à tous les autres mérites*?

Mais alors vous retombez de nouveau dans les inconvénients, les dépenses, les mécontentements que vous auriez fait naître en adoptant le *système personnel de M. Baucher*. Et si j'avais l'honneur de donner ma voix dans ce débat, je crierais bien fort: Gardez M. Baucher, il nous a coûté assez cher!

Mais vraisemblablement M. Baucher et ses amis ne manqueraient pas de raisons pour soutenir que ce qui est bon à prendre est bon à.... garder. Et tout ce que j'invo-

que ici pour prouver que l'admission d'un *système personnel d'équitation* dans les régiments de cavalerie serait déjà une monstruosité, quand même il serait bon, ne manquerait pas d'être reproduit avec variantes, pour soutenir le privilège de M. Baucher. C'est à peu près de cette manière que procèdent *tous les conservateurs*.

### CONCLUSION.

De tout ceci ne serait-il pas raisonnable de penser que la cavalerie française, qui a fait naguère assez de prodiges, sans avoir eu besoin de connaître le *système personnel de M. Baucher*, se tirerait passablement d'affaire encore, en suivant son ancienne équitation, si une guerre prochaine devait la mettre de nouveau à l'épreuve?

Et s'il est juste de rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, ne serait-il pas juste autant que raisonnable de laisser à l'école de Saumur les principes équestres qu'elle a reçus de MM. de Chabannes, Rousselet et Cordier, hommes d'étude, d'expérience et de savoir, au lieu d'obliger cette école à adopter le système tout personnel de M. Baucher, homme d'inspiration?

En laissant ce dernier au *Cirque-Franconi*, berceau de sa gloire et théâtre de ses triomphes, ses admirateurs pourraient continuer de jouir du plaisir qu'il leur procure, et faire pleuvoir sur lui des milliers de couronnes sans que personne le trouvât mauvais. A Saumur, il n'aurait plus de *musique obligée* pour suivre les mouvements de son cheval pas à pas, ni d'autres prestiges plus puissants encore pour entretenir les élans de son génie équestre. Et quand on lui donnerait de grosses épaulettes et de scintillantes décorations, il pourrait encore trouver plus d'un mécompte, plus d'un dégoût et plus

d'un regret. Il pourrait aussi trouver des RÉSISTANCES plus opiniâtres et plus difficiles à vaincre que toutes celles qui lui ont été opposées jusqu'ici par ses chevaux.

---

Au moment où j'allais mettre ces observations sous presse, j'ai reçu de MM. les maîtres de manège auxquels je les avais soumises en manuscrit, les réponses suivantes, que j'ai jugé convenable de reproduire ici.

Paris, le 1<sup>er</sup> août 1842.

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup d'attention, et je dirai aussi avec beaucoup de plaisir, le manuscrit que vous allez faire imprimer, et que vous intitulez : « *Quelques observations sur le système de M. Baucher pour dresser les chevaux.* »

Selon moi, on ne pouvait dire des choses plus vraies, plus justes, plus convenables, et démontrer plus clairement toute l'absurdité d'un pareil système.

Je m'étonne seulement que vous n'ayez pas parlé de la curieuse Introduction de M. Baucher. Voici une partie des réflexions qu'elle m'a inspirées, à moi, élève du manège de Versailles, qui ai plus monté de chevaux que je n'ai lu de livres sur l'équitation.

M. Baucher dit dans son Introduction :

« Une vocation prononcée m'ayant, dès mon enfance, porté d'abord à étudier et ensuite à professer l'équitation, j'ai dû méditer avec le plus grand soin tout ce qui avait été écrit sur ce art. »

C'est-à-dire, j'ai cherché à apprendre à monter à che-

val dans des livres; mais ce n'est pas dire, j'ai appris à monter à cheval à tel ou tel manège, sous tel ou tel écuyer, et je ne me suis mis à étudier les auteurs et à les juger qu'après être sorti moi-même de l'ignorance, et après avoir monté un grand nombre de chevaux d'après leurs principes, bons ou mauvais.

M. Baucher continue :

« J'ai cru, par la lecture de tous ces ouvrages, me » faire une instruction solide, et me mettre à même de » pratiquer ensuite avec sûreté et connaissance de » cause; eh bien ! je dois le dire, après avoir commenté » les traités, j'étais moins apte qu'auparavant à *raisonner* » et à *exécuter même*. »

C'est tout simple, parce que vous n'avez pas appris d'abord à monter à cheval, et puis d'ailleurs que vous étiez trop âgé pour réussir dans un art où la souplesse du corps et des membres étant de rigueur, il est également de rigueur de commencer très jeune. Et c'est justement parce que l'on a reconnu que les hommes qui veulent savoir, raisonner et juger les autres, sans s'être donné la peine ou sans avoir eu l'occasion d'apprendre eux-mêmes, ne peuvent faire que des *parleurs*, que M. le comte d'Abzac, qui, sans faire des livres, montait à cheval, et dressait aussi bien des hommes et des chevaux de manège que M. Baucher, nous défendait la lecture des mauvais livres, non pas de La Guérinière, de Montfaucon, etc., mais des livres qui, comme ceux sortis de la plume de M. Baucher, ne peuvent que fausser le jugement des jeunes gens assez mal inspirés pour prendre de telles productions au sérieux.

BOUTARD,

Professeur d'équitation, tenant manège à Paris,  
rue de Varennes.

Paris, 5 août 1842.

MON CHER AUBERT,

Je vous remercie de m'avoir fait lire votre manuscrit, qui réfute d'une manière si claire et si précise la prétendue nouvelle découverte de M. Baucher pour dresser les chevaux, et surtout les chevaux de troupe.

Je pense comme vous que cette méthode, remplie d'erreurs et de contradictions, et telle que je l'ai lue dans le Dictionnaire de M. Baucher, publié en 1833, ne méritait pas qu'on prit tant de peine pour la réfuter; cependant, puisque vous l'avez fait, je vous approuve.

Quand un homme qui se dit écuyer, et qui a la prétention d'en savoir plus que les autres, avoue qu'il ne comprend pas qu'on puisse sentir dans l'assiette « le » *mouvement de chaque extrémité à l'allure du pas*, » il est bien jugé, et aussi bien jugé qu'un homme qui voudrait réformer l'escrime par une nouvelle méthode et qui commencerait par écrire dans cette méthode.

« Il y a des maîtres d'armes qui prétendent qu'il est possible de prendre le *temps d'octave* sur la *feinte une, deux, dans les armes*; mais ces maîtres-là sont des « *charlatans et des jongleurs qui veulent dégoûter de l'escrime, en proposant aux élèves des données impraticables de bottes secrètes, etc.* »

Comme homme de cheval, et comme ancien militaire qui a fait la guerre, je pense absolument comme vous, que le système Baucher, appliqué aux chevaux des régiments de cavalerie, ruinerait beaucoup de ces chevaux en accourcissant infiniment leurs allures, celles des chevaux de cavalerie devant être franches et déterminées. Je pense encore que si le dragon ou le cuirassier, placé à cheval comme M. Baucher, est dans la condition

la plus favorable pour recevoir des coups de sabre, il est aussi dans l'impossibilité la plus complète de pouvoir en donner, et rien que cette pensée révolte tout homme qui a eu l'honneur de porter l'uniforme français.

Voilà, mon cher Aubert, mon opinion sur la brochure que vous allez publier, et dont je vous fais mon compliment bien sincère. Si elle ne m'avait pas satisfait, vous me connaissez assez pour savoir que je vous l'aurais dit avec la même franchise.

Mille salutations de votre ami,

THIRION,

Ancien élève de l'école de Saumur, sous MM. le marquis de Chabannes, Cordier et Rousselet, ancien officier de cavalerie, écuyer aux gardes du corps de Monsieur, maître de manège à Paris, et maintenant écuyer au manège du Luxembourg tenu par M. Lecornué.

Paris, le 9 août 1842.

MON CHER MONSIEUR AUBERT,

J'ai lu attentivement votre manuscrit intitulé : *Quelques observations sur le système de M. Baucher pour dresser les chevaux*, etc. ; je le trouve parfaitement conforme à toutes les règles de la véritable équitation, il porte le cachet de la connaissance approfondie des bons auteurs.

Comme j'ai lu avec beaucoup d'attention, et que je connais parfaitement votre *Traité raisonné d'équitation* publié en 1836, que je considère comme le *vade-mecum* des écuyers, où toute la théorie du galop est consciencieusement traitée, je conçois le juste motif qui vous a animé en réfutant le premier les erreurs qui fourmillent dans les ouvrages de M. Baucher ; car si la qualification

de *charlatan* et de *jongleur* qu'il donne aux écuyers qui prétendent sentir le mouvement de chaque extrémité à l'allure du pas, et qui savent en profiter pour faire partir le cheval au galop sur le pied droit ou sur le pied gauche, ne vous était pas directement et personnellement adressée, vous pouviez dans tous les cas en prendre votre bonne part. En effet votre traité est le seul des ouvrages modernes, du moins que je connaisse, qui expose clairement la théorie *des vieux routiniers* tels que MM. de La Guérinière, Dupaty de Clam, de Bohan, Thiroux, de Chabannes, etc.

Il faut en convenir, cette inconvenance dans les expressions à l'égard de ceux qui ne partagent pas notre manière de voir, dénote peu d'usage des convenances, et vous a donné le droit de juger sévèrement celui qui les a écrites; c'est ce que vous avez fait sans passion et sans employer d'expressions choquantes, je vous en fais mon sincère compliment; c'est par respect pour soi qu'on doit en agir ainsi.

Quand j'ai reçu votre manuscrit, j'étais occupé à lire la nouvelle méthode de M. Baucher, et j'ai pris à ce sujet quelques notes que je vous enverrai. En attendant, recevez mon entière approbation sur vos moyens de réfuter cette soi-disant nouvelle méthode, ainsi que l'assurance de ma parfaite considération.

Votre dévoué confrère,

LECORNUÉ,

Élève de l'école impériale de Saint-Germain  
et de l'école royale de Saumur, propriétaire-  
directeur du manège du Luxembourg.



